

Les étudiant·e·s africain·e·s et la fabrique d'un monde postcolonial : circulations et transferts (1960-2020)

Coordinateurs

Anton Tarradellas (Université de Genève)

Romain Landmeters (Université Saint-Louis – Bruxelles)

English version below

Depuis l'Antiquité, les étudiants africains n'ont cessé de voyager pour rejoindre ou créer des lieux d'enseignement. Ils se sont d'abord rendus à Alexandrie pour son inépuisable bibliothèque. Puis, lors de l'expansion de l'Islam, des savants itinérants emmenaient leurs disciples ou les envoyait dans des écoles coraniques. Des étudiants partaient alors pour l'université Karawiyin à Fès ou celle d'Al-Azhar au Caire, d'autres rejoignaient les centres intellectuels de Tombouctou, Gao ou Kano. À la fin du XV^e siècle, dès les premiers contacts avec les navigateurs portugais, des princes du royaume du Kongo furent envoyés au Portugal et pendant la période de la traite transatlantique, de jeunes esclaves furent acheminés en Europe pour devenir enseignants, administrateurs ou pasteurs. Durant la colonisation, la mobilité étudiante s'est encore développée, puisque la formation dans les métropoles impériales constituait souvent la seule option pour faire des études supérieures. Enfin, cet attrait pour les études à l'étranger s'est renforcé après les indépendances, lorsque de grands programmes de bourses étatiques et privées ont participé à l'institutionnalisation et à la pérennisation des mobilités étudiantes africaines. Aujourd'hui, plus de 500 000 Africain·e·s étudient en dehors de leur pays d'origine, ce qui en fait les plus mobiles au monde.

Étudier l'impact des mobilités étudiantes

Comme en témoigne cette longue tradition des voyages pour études, les circulations étudiantes africaines constituent un phénomène important dans l'histoire du continent. La construction des savoirs et des pratiques scientifiques, culturels ou politiques en Afrique est en effet intimement liée à ces mobilités d'études. Les étudiant·e·s elleux-mêmes ont joué un rôle souvent décisif dans le dialogue sans cesse redéfini entre l'Afrique et le reste du monde. Ce fut particulièrement le cas à partir de la décolonisation, lorsque ceux·celles-ci ont été mis·es au service de projets de construction de nouveaux États. La multiplication des destinations d'études et du nombre de départs leur a ensuite permis de créer des contacts durables entre leur continent et un nombre toujours croissant d'autres régions du monde, initiant et développant ainsi des dynamiques de mondialisation.

L'importance du phénomène des migrations africaines pour études a suscité depuis une vingtaine d'années un intérêt croissant de la part des chercheur·e·s en sciences sociales. Trois grandes tendances dans ce domaine de recherche se dégagent. La première s'est focalisée sur les parcours des Africain·e·s dans les – anciennes – métropoles coloniales, mettant l'accent sur l'analyse de trajectoires individuelles ou collectives et sur les mobilisations étudiantes dans le combat anticolonialiste. Un deuxième courant historiographique s'est constitué suite à l'ouverture des archives des anciens pays du bloc soviétique et a produit de très nombreuses recherches sur la formation des élites africaines à l'Est. Enfin, les trajectoires des étudiant·e·s africain·e·s ont été étudiées dans le contexte de la mondialisation, le plus souvent à travers une démarche sociologique ou anthropologique.

Ces trois approches mériteraient de se rencontrer. Il existe par exemple peu de travaux transversaux qui mettent en écho les parcours d'étudiant·e·s parti·e·s à l'Est et à l'Ouest pendant la Guerre froide. En outre, certaines destinations majeures restent peu étudiées (les

États-Unis et la Chine notamment) et les mobilités entre pays africains sont également mal connues (à l'exception des circulations dans le contexte des « années 1968 ») tout comme les circulations vers d'autres pays du « Sud ». Enfin, trois thématiques importantes mériteraient d'être mieux connues : l'impact des mobilités étudiantes sur les contextes africains (sur la construction des États postcoloniaux, l'émergence d'élites nationales, la recomposition de communautés locales, etc.), la généalogie historique des mobilités « mondialisées » actuelles et les profils et expériences de mobilités des étudiantes africaines.

Partant de ces constats, ce dossier thématique de la revue *Diasporas* se propose de décloisonner l'histoire des étudiant·e·s formé·e·s à l'étranger et de réunir des contributions croisant les perspectives déjà éprouvées et proposant des optiques nouvelles. Concrètement, l'objectif est d'étudier l'impact de la mobilité de ces étudiant·e·s africain·e·s sur la construction des États et des sociétés en Afrique et sur l'évolution des relations entre l'Afrique et le reste du monde depuis les indépendances. Par le biais de l'analyse de ces mobilités, nous souhaitons donc évaluer le rôle joué par les étudiant·e·s africain·e·s sur l'émergence de l'Afrique postcoloniale et sur les processus de mondialisation. Pour en rendre compte, deux axes de recherche principaux sont proposés aux contributeur·rice·s : suivre les circulations des étudiant·e·s et identifier les transferts que celles-ci ont produits.

Suivre les circulations

En tant que phénomène s'exerçant « entre les États-nations, mais aussi au-dessus, au-delà et en deçà de ceux-ci »¹, les mobilités étudiantes sont envisagées avant tout comme un phénomène transnational. Nous chercherons donc à reconstituer les trajectoires des étudiant·e·s par-delà les frontières continentales, nationales ou idéologiques qu'ils ont traversées. Pour ce faire, nous souhaitons mettre au cœur de ce dossier l'expérience des étudiant·e·s elleux-mêmes : depuis l'instant où leur projet de départ est envisagé jusqu'au moment de leur retour en passant par leur séjour à l'étranger.

Cette option vise aussi à mettre en avant la capacité d'action et d'initiative des étudiant·e·s africain·e·s. S'il est vrai que d'importantes contingences – héritées du passé colonial, liées à la logique des blocs Est-Ouest ou à l'offre de bourses d'études – ont grandement contribué à façonner ces mobilités étudiantes, des considérations personnelles, économiques ou professionnelles ont aussi joué un rôle. Les candidat·e·s au départ étaient en effet attentif·ve·s à la qualité de la formation proposée, au coût de la vie sur place, à la possibilité de faire reconnaître ensuite leurs diplômes, aux perspectives de carrières ou au capital symbolique que telle ou telle destination pouvait leur offrir.

En suivant les circulations des étudiants, nous souhaitons aussi nous interroger sur leur rôle de médiateur·ice·s entre l'Afrique et le reste du monde. Occupant une position « d'entre deux », les étudiant·e·s ont joué le rôle de connecteur·rice·s et ont ainsi permis de forger des liens durables entre des régions parfois très éloignées. Ces connexions se sont opérées sur base de rencontres individuelles, mais aussi par la création de réseaux de sociabilité. En ce sens, les communautés d'étudiant·e·s africain·e·s à l'étranger forment une diaspora éphémère, mais fortement connectée. Celle-ci a pu mettre en relation des Africain·e·s d'un même pays ou d'une même région et participer au renforcement d'un sentiment d'identité, qu'il soit national, ethnique, panafricain, tiers-mondiste ou globalisé. Elle a pu donner lieu à des collaborations diverses avec des étudiant·e·s, des professeur·e·s, etc., qui se sont parfois conclues par des collaborations scientifiques, la création de programmes d'aide au développement ou des mariages.

¹ SAUNIER Pierre-Yves, « Circulations, connexions et espaces transnationaux », in *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol. 4, no 57, 2004, p. 111.

Identifier les transferts

Les mobilités pour études mettent en mouvement des personnes, mais également des idées et des pratiques. Pour identifier ce processus de transferts, nous chercherons à savoir de quelle façon les étudiant·e·s africain·e·s parti·e·s se former à l'étranger ont participé à redéfinir et moduler la manière dont les idées circulaient entre leur pays d'origine et leur lieu d'étude. Nous souhaitons pour cela mettre en avant la dimension réciproque des mobilités pour études : plutôt qu'un simple phénomène de *brain drain* ou de « diffusionnisme éducationnel », nous les analysons comme un processus complexe ayant eu un impact aussi bien en Afrique que sur les lieux de séjour des étudiants.

Certes, les étudiant·e·s africain·e·s ont pris part à une certaine forme de diffusion de l'influence politique, scientifique et culturelle des pays dans lesquels il·elle·s étudiaient. En ce sens, il·elle·s étaient au cœur des rapports de force qui s'exerçaient entre leur pays et les anciennes puissances coloniales qui cherchaient à garder un pied en Afrique ; de même, il·elle·s étaient impliqué·e·s bon gré mal gré dans les tentatives des États-Unis, de l'URSS, de la Chine ou encore des organisations internationales (FMI, Banque mondiale) de s'implanter en Afrique. Mais les étudiant·e·s ont également permis aux États et aux sociétés africaines d'avoir une certaine marge de manœuvre face à ces interlocuteurs étrangers. En effet, les étudiant·e·s africain·e·s étaient aussi actif·ve·s dans le processus de transfert en se réappropriant les savoirs, les pratiques et les valeurs acquises au cours de leur formation et en tentant de les adapter au contexte de leur pays. Nous chercherons à savoir comment il·elle·s ont endossé – au sein de leurs États, leurs milieux professionnels, leurs familles, etc – le rôle d'agent d'intégration de dynamiques globales mises au service de pratiques politiques, économiques et sociales locales.

Pour rendre compte des mobilités étudiantes africaines dans leur diversité, nous souhaitons porter notre attention sur tous les types d'enseignement dispensés aux étudiant·e·s (universitaires, sportifs, artistiques, professionnels, militaires) ainsi que sur les enjeux liés au genre. Enfin, les approches anthropologique, sociologique et psychologique qui permettent d'éclairer l'histoire des mobilités étudiantes sont également bienvenues.

Informations pratiques

Les propositions d'articles (maximum 500 mots) accompagnées d'une notice biographique doivent être envoyées **avant le 31 janvier 2020** à Anton Tarradellas (anton.tarradellas@unige.ch). La revue *Diasporas. Circulations, migrations, histoire* accepte les propositions en français et en anglais.

Les articles rédigés seront à envoyer **avant le 30 septembre 2020** (processus habituel d'évaluation en double aveugle). Les consignes de rédaction seront communiquées aux auteurs sélectionnés.

African Students and the Making of a Postcolonial World: Circulation and Transfers (1960-2020)

Editors:

Anton Tarradellas (Université de Genève)

Romain Landmeters (Université Saint-Louis – Bruxelles)

Since Antiquity, African students have travelled to join or create education centres. They first went to Alexandria for its inexhaustible library. Then, during the expansion of Islam, itinerant scholars took their disciples with them or sent them to Koranic schools: students left for Karawiyin University in Fez or that of Al-Azhar in Cairo, others joined the intellectual centres of Timbuktu, Gao or Kano. At the end of the fifteenth century, from the very first contact with Portuguese navigators, princes of the Kongo Kingdom were sent to Portugal and during the Atlantic slave trade, young slaves were sent to Europe to become teachers, administrators or priests. During colonization, student mobility was further developed, as training in imperial metropolises was often the only option for higher education. Finally, this attraction for studying abroad was reinforced after independence, when large state and private grant programmes that participated in institutionalizing and sustaining African student mobility were created. Today, more than 500,000 Africans study outside their home country, making them the world's most mobile students.

Analyzing the Impact of Student Mobility

As evidenced by this long tradition of study trips in and from Africa, African student flow is an important phenomenon in the history of the continent. The creation of scientific, cultural or political knowledge and practices in Africa is closely linked to this training mobility. Students themselves have played an often-decisive role in the ever-changing dialogue between Africa and the rest of the world. This was particularly the case during decolonization when they were put at the service of new state building projects. The multiplication of study destinations and of departures made it possible for the students to create lasting contacts between their continent and an ever-increasing number of other regions of the world, thus initiating and developing globalization dynamics.

The importance of the phenomenon of African migration for studies has led to a growing interest in the last twenty years. Three major research trends in this area emerge. The first was interested in African journeys in the (former) colonial metropolises, focusing on the analysis of individual or collective trajectories and student mobilizations in anti-colonialist struggles. A second historiographical trend emerged following the opening of the former Soviet bloc countries' archives and produced a great deal of research on the training of African elites in the East. Finally, the trajectories of African students have been studied in the context of globalization, usually through a sociological or anthropological approach.

These three approaches struggle to meet. For example, there is little cross-sectional work which echoes the experiences of students from the East and West during the Cold War. In addition, some major destinations remain under studied - the United States and China in particular - as well as mobility between African countries or to other countries within the "Global South". Finally, three important themes deserve to be better known: the impact of student mobility on African contexts (on the building of postcolonial states, the emergence of national elites, the re-composition of local communities, etc.), the historical genealogy of

current “globalized” mobility and the profiles and mobility experiences of African women students.

On the basis of these observations, this special issue of *Diasporas* proposes to open up the history of students trained abroad and to gather contributions that cross the already tested approaches and offer new perspectives. In practical terms, the aim is to study the impact of these African students’ mobility on the evolution of African states and societies and on the development of relations between Africa and the rest of the world since independence. Through the analysis of this mobility, we wish to assess the role played by African students in the emergence of postcolonial Africa and in the processes of globalization. For this purpose, two main lines of research are proposed to contributors: tracking student circulation and identifying the transfers they have produced.

Tracking Circulation

As a phenomenon that occurs "between nation states, but also above, beyond and below them"², student mobility is seen primarily as a transnational phenomenon. We will therefore seek to reconstruct the trajectories of students across continental, national or ideological boundaries. To this end, we want to put at the heart of this issue the experience of the students themselves: from the moment their initial project is envisaged to the moment of their return, through their stay abroad. This option also aims to highlight the African students’ agency. While it is true that important contingencies – inherited from the colonial past, linked to the East-West opposition or the offer of scholarships – have greatly contributed to shaping this student mobility, personal, economic or professional considerations have also played a role. Applicants for studies abroad paid attention to the quality of the training offered, the cost of living on site, the possibility of having their diplomas subsequently recognized or career prospects and symbolic capital that a given destination could offer them.

By following student movements, we also want to question their role as mediators between Africa and the rest of the world. Students abroad, placed in an "in-between" position, played the role of connectors and thus forged lasting links between sometimes very distant regions. These connections were made on the basis of individual meetings, but also by the creation of social networks. In this sense, African student communities abroad formed an ephemeral but strongly connected diaspora. It has connected Africans from the same country or region and contributed to strengthening a sense of identity, be it national, ethnic, pan-African, or globalized. It has led to various collaborations with students, professors, etc., which have sometimes resulted in scientific collaborations, the creation of development assistance programmes or even weddings.

Identifying Transfers

Training mobility put people in motion, but also ideas and practices. To identify this transfer process, we will seek to find out how African students abroad were involved in redefining and modulating the way ideas were circulating between their country of origin and place of study. To this end, we want to highlight the reciprocal dimension of training mobility: rather than a mere phenomenon of *brain drain* or “educational diffusionism”, we analyze it as a complex process that has had an impact both in Africa and in the students’ training countries.

Of course, African students took part in the dissemination of the political, scientific and cultural influence of the countries in which they were studying. In this sense, they were at the heart of the balance of power between their country and the former colonial powers that sought to keep one foot in Africa; likewise, they were involved in the attempts of the United States,

² SAUNIER Pierre-Yves, « Circulations, connexions et espaces transnationaux », in *Genèses. Sciences sociales et histoire*, vol. 4, no 57, 2004, p. 111.

the USSR, China and international organizations (IMF, World Bank) to establish themselves in Africa. But students have also allowed African states and societies to have some leeway with these foreign interlocutors. In fact, African students were active in the transfer process by taking back the knowledge, practices and values acquired during their training and trying to adapt them to the context of their country. We will seek to know how they have assumed – within their state's administration, their professional environment, their families – the role of agent of integration of global dynamics put at the service of local practices.

To reflect African student mobility in its diversity, we want to focus on all types of education provided to students (academics, sports, artistic, professional, military) as well as on gender issues. Finally, anthropological, sociological and psychological approaches that shed light on the history of training mobility are also welcome.

Information

Proposals (maximum 500 words, in French or English) with biographical notes must be submitted by January 31 2020, to Anton Tarradellas (anton.tarradellas@unige.ch).

Articles should be sent by 30 September 2020 (double peer-reviewed process). The drafting instructions will be communicated to the selected authors.

Bibliographie indicative/Selective Bibliography

- BLUM Françoise, GUIDI Pierre et RILLON Ophélie (éd.), *Étudiants africains en mouvements. Contribution à une histoire des années 1968*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016.
- BRÉANT Hugo, « Étudiants africains : des émigrés comme les autres. Sélectivité sociale du visa et (im)mobilités spatiales des étudiants internationaux comoriens et togolais », dans *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 3, no 123, 2018, p. 195-218.
- BRYANT Kelly Duke, « Social Networks and Empire: Senegalese Students in France in the Late Nineteenth Century », in *French Colonial History*, vol. 15, 2014, p. 39-66.
- BURTON Eric (éd.), « Journeys of education and struggle: African mobility in times of decolonization and the Cold War », in *Stichproben. Wiener Zeitschrift für kritische Afrikastudien*, vol. 18, no 34, 2018, p. 1-17.
- DE SAINT-MARTIN Monique, SCARFÒ GHELLAB Grazia et MELLAKH Kamal (éd.), *Étudier à l'Est. Expériences de diplômés africains*, Paris, Karthala/FMSH, 2015.
- DIA Hamidou, « Globalisation et mobilité pour études » in *Hommes & Migrations*, no 1307 : *L'Afrique qualifiée dans la mondialisation*, 2014, p. 6-7.
- EYEBIYI Elieth et MAZZELLA Sylvie, « Introduction : Observer les mobilités étudiantes Sud-Sud dans l'internationalisation de l'enseignement », in *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, no 13 : *Observer les mobilités étudiantes Sud-Sud*, 2014, p. 7-24.
- HODGKINSON Dan et MELCHIORRE Luke, « Student activism in an era of decolonization », in *Africa. Journal of the International African Institute*, vol. 89, suppl. 1, 2019, p. 1-14.
- KATSAKIORIS Constantin, « Creating a Socialist Intelligentsia. Soviet Educational Aid and its Impact on Africa (1960-1991) », in *Cahiers d'études africaines*, vol. 2, no 226, 2017, p. 259-288.
- MAZZELLA Sylvie (éd.), *La mondialisation étudiante. Le Maghreb entre Nord et Sud*, Paris, Karthala, 2009.
- SMIRNOVA Tatiana et RILLON Ophélie, « Quand des Maliennes regardaient vers l'URSS (1961-1991). Enjeux d'une coopération éducative au féminin », dans *Cahiers d'études africaines*, vol. 2, no 226, 2017, p. 331-354.
- TOURNÈS Ludovic et SCOTT-SMITH Giles (éd.), *Global Exchanges. Scholarship Programs and Transnational Circulations in the Modern World*, New York, Berghahn Books, 2017.